

heur à celui qui se sera servi de mon nom pour vous conduire à la mort !

Jeanne était devenue pensive.

—Non, dit-elle tout à coup, croyez-moi, Robert, ne cherchons pas à connaître l'auteur de cet attentat...

—Et pourquoi cela ?

—Parce que nous ne pourrions le faire sans nous compromettre, sans me perdre à jamais !

—Comment cela ?

—Il faudrait expliquer ma sortie au milieu de la nuit. Et que dire ?

—Mais elle sera connue inévitablement.

—Oui, mais nous trouverons une explication, quelconque. Tandis que, si l'on parle d'une fausse lettre, je serai obligée de dire que j'allais à un rendez-vous donné par vous...

—Et cela, ajouta-t-elle toute frissonnante, je ne veux pas qu'on le sache, ni pour vous, Robert, ni pour moi !

VIII.

Alors, Jeanne, en peu de mots haletants, pressés, lui raconta comment les choses s'étaient passées ; qu'après avoir reçu sa lettre et avoir trouvé la clef de la petite porte du jardin, sans doute oubliée par le jardinier, elle avait résolu de venir au rendez-vous demandé par lui, afin de l'empêcher d'accomplir l'acte de désespoir dont il la menaçait.

Elle lui raconta comment Andrée de Beaumont l'avait accompagnée ; comment elle s'était engagée sur la passerelle...

—Et qu'est devenue mademoiselle de Beaumont ? fit Robert.

—Je l'ignore. Elle a eu peur. Elle se sera enfuie. Elle sera retournée au pensionnat, me croyant morte.

Les paroles de Jeanne sortaient plus difficilement de ses lèvres décollées, sa voix faiblissait.

Tout à coup elle se tut, ses yeux se fermèrent. Elle était prise d'une nouvelle faiblesse. Tant d'émotions étaient au-dessus de ses forces.

Robert, qui ne la quittait pas du regard et lui tâtait le pouls pendant qu'elle parlait, ne fut pas trop étonné de cette crise, qui n'avait rien de bien inquiétant. Il sonna vivement. Mme Dauray accourut.

—Ma mère, lui dit-il, reste auprès de mademoiselle d'Esparre. Je vais faire une ordonnance que Madeleine portera chez le pharmacien.

—Est-ce qu'elle est en danger ? demanda la pauvre mère, presque aussi pâla que son fils et que Jeanne.

—Non ! non ! Elle va tomber dans un sommeil profond, qui peut seul lui rendre ses forces. Tu lui donneras la nouvelle potion que je fais préparer, si elle se réveille. Une petite cuillerée, toutes les demi-heures.

—Est-ce que tu sors ?

—Oui, j'ai besoin de prendre l'air, puis il faut avertir la supérieure du pensionnat et Me Ferté, le tuteur de Jeanne.

—Que s'est-il passé, mon enfant ?

Robert lui raconta rapidement les événements que nous connaissons.

—C'est une tentative d'assassinat ! conclut-il ; mais il faut étouffer l'affaire. Sans cela l'honneur de Jeanne serait perdu, et il ne faut pas que cela soit !

—Oh ! non.

Madame Dauray prit la main de son fils dans les siennes.

—C'est toi qui l'as sauvée ! murmura-t-elle.

—Oui, pour un autre ! fit Robert avec amertume.

—Je comprends que tu l'aimes. Et c'est bien là la femme que j'eusse rêvée pour toi !

—C'est impossible ! fit-il en détournant la tête.

—Pourquoi ?

—Elle a consenti à en épouser un autre, et c'est moi-même qui lui ai conseillé de renoncer à moi ! Elle est trop riche, je suis trop pauvre ! Il y a des avilissements aux yeux du monde, que je ne pourrais supporter ! Mieux vaut la mort ! ajouta-t-il tout bas.

Et posant un baiser fiévreux sur le front glacé de madame Dauray, il s'élança hors de la pièce.

—Pauvre enfant ! soupira la mère en regardant fuir son fils et en essuyant ses larmes qu'elle avait retenues, tant qu'il aurait pu les voir.

Puis elle se retourna vers le lit où reposait Jeanne, immobile et plus blanche qu'une statue de cire.

Un souffle presque insaisissable soulevait régulièrement sa chaste poitrine de jeune fille à peine au sortir de l'adolescence.

Madame Dauray se pencha vers elle, et posant à son tour ses lèvres sur le front de mademoiselle d'Esparre.

—Tenez ! fit-elle tout bas recevez ce baiser, qu'il m'a donné, n'osant vous le donner !

Robert, après être remonté dans son cabinet, pour écrire l'ordonnance nécessaire, la remit à la vieille servante Madeleine et sortit aussitôt. Son angoisse et son agitation étaient extrêmes : jamais, peut-être, il n'avait autant souffert. Jeanne était chez lui !

D'un mot, d'un seul, en laissant même les événements suivre leur cours régulier, il pouvait la compromettre assez pour que son mariage avec le comte de Noiville devint impossible.

Jeanne sauvée par lui, mais perdue, suivant les idées du monde, par sa démarche inconsidérée, pouvait être à lui, sans, après tout, qu'il eût rien à se reprocher. Ce n'était pas lui qui avait créé les circonstances. Il n'avait rien prémédité, rien calculé.

On eût dit que le ciel, prenant pitié de son amour et de ses douleurs, la lui envoyait ! La tentation était forte, terrible. Pendant quelques instants Robert crut qu'il n'aurait pas l'héroïsme d'y résister. Combien, d'ailleurs, n'y eussent pas succombé à sa place ?

Il était sorti, avons-nous dit. Il marchait à travers la campagne comme un fou. Cependant, après un premier entraînement de faiblesse, après un premier emportement de passion, la raison lui revint, ou plutôt la fierté.

Jeanne, dans leur courte conversation, lui avait bien dit qu'elle était venue au rendez-vous pour l'empêcher de se suicider ; mais, le voyant vivant, se sachant chez lui, sauvée par lui, elle n'avait point manifesté l'intention de rester à lui, de rompre son mariage projeté avec le comte de Noiville. Loin de là, elle avait paru désireuse, avant tout d'échapper aux conséquences de son imprudence, d'en laisser ignorer les motifs à son futur mari.

Robert se redressa, la rougeur au front. Si Jeanne lui avait dit :

—C'est fini, je t'aime assez pour tout braver...